

Claude Mozzone

« Un coup monté par le phallus * »

Nous sommes partis de cette phrase de Lacan : « Il n'y a pas de signifiant de La femme dans l'inconscient », qui se redouble du célèbre « La femme n'existe pas ». Moyennant quoi, de rapport sexuel, bien sûr, il n'y a pas. Par cette assertion, bien classique dorénavant, je veux me laisser surprendre. D'où l'idée qui m'est venue et qui donne mon titre : c'est un coup monté par le phallus.

Comment alors le démontrer ? Qu'est-ce que cet inconscient qui exclut la moitié du ciel au titre de son sexe ? Nous savons deux choses de cet inconscient :

1. « Il est structuré comme un langage. » Et c'est là que La femme n'aurait pas sa place ; dans ce langage-là, pas de signifiant pour elle ;

2. « La réalité de l'inconscient est sexuelle. » Ce qui redouble en effet son exclusion : c'est donc bien au titre de son sexe que La femme dans l'inconscient n'y est pas.

Il s'ensuit cette question : comment un inconscient langagier peut-il avoir une réalité, une consistance, voire une raison d'être, sexuelle ? C'est ni plus ni moins le scandale de la découverte freudienne ! On en viendrait presque à se demander ce que c'est que le sexe, dont on sait que dans nos langues, il signifie *secare* (« couper »).

Justement, c'est amusant, nous avons la réponse, le sexe, c'est le phallus. Ah ! Primat du phallus.

Dans un premier temps, historique, de la psychanalyse, Freud joue sur le fil du rasoir : l'information vient de la clinique, le seul sexe qui vaille, c'est le pénis. Mais Freud ne tombera qu'à moitié dans le piège. Il élève le pénis à la dignité du symbole en le nommant

* Inter-cartel, Aix-en-Provence, décembre 2008

phallus ; c'est non plus un organe, mais l'insigne du pouvoir. La référence aux antiques mystères n'y manque pas.

On le sculpte à l'avant des bateaux pour éviter les naufrages. J'aime cette image du frêle esquif qui flotte sur la mer immense et capricieuse, avec en figure de proue l'insigne têtue du désir des hommes.

Alors, qu'est-ce que cet inconscient qui considère qu'il n'y a qu'un seul symbole sexuel, le phallus ? Le point, c'est que l'inconscient est structuré comme un langage. Ses lois, condensation et déplacement pour Freud, ou métaphore et métonymie pour Lacan, organisent le jeu des représentations mentales entre elles, entendons des signifiants entre eux.

Elles re-présentent ce qui s'est déjà une fois présenté. Le signifiant représente ce qu'il veut bien accrocher du grand fleuve fluide du signifiable. En attente. En attente de venir au jour, découpé, exhaussé par le verbe. Ce signifiable potentiel deviendra le signifié à travers la grille du symbolique.

On comprend que pas tout va être significantisable (très dur, par exemple, de dire les odeurs). Dans ce qui reste, il y a ; mais on ne sait pas quoi. Cependant, il y a de quoi. Il importe de se souvenir de cela : tout ne peut pas se dire, ça n'empêche pas d'exister. Là, il y aura peut-être une place pour la femme non dite.

C'est pourquoi, quand on nous dit qu'au commencement il y a le verbe, il faut entendre au commencement de l'ordre langagier. Pourquoi cet ordre est-il précisément phallique ? Il nous reste à le justifier.

C'est par la mère que ça passe et, si j'ose dire, par l'opération du Saint-Esprit. Les lois qui régissent *Homo sapiens* sont celles de l'es-pèce, non celles du confort individuel. C'est la loi du père qui s'impose à la mère tout autant qu'à l'enfant. Juste l'interdit de l'inceste, et tout le reste en découlera. Mais quel interdit ! Justement celui qu'on ne voudrait pas. Ces choses trop connues méritent d'être dépliées pour en saisir la logique.

Ainsi, l'idée saugrenue, et pourtant bien présente, de la mère phallique nous dit bien que le phallus est un signe du pouvoir « ni fantasme imaginaire, ni objet bon ou mauvais à incorporer, et encore

moins organe », nous dit Lacan dans « La signification du phallus ». Ce phallus est un signifiant.

Que ce soit chez la mère, premier Autre tout-puissant, que le phallus fasse son cirque a les conséquences majeures et déterminantes que l'on sait. Que ce soit en outre la mère qui vienne à présenter la femme, voilà un état de fait paradoxal, générateur d'embrouille. Une saine conception des rôles nous apprend à les séparer, Mère le jour, Femme la nuit. Ô combien néfaste le jour où le sujet découvre que la mère est la femme du père.

L'Œdipe est un drame. Bref, c'est « marche ou crève » ; alors on marche, quitte à boiter. La boiterie, c'est la névrose, condition du parlêtre ordinaire, œdipien. C'est donc bien un système boiteux.

L'interdit de l'inceste, c'est vite dit, mais ça va loin et ça vient de loin. Ça va loin, parce que interdire à la mère de jouir de son produit pour le donner au père, ça fait le père. Interdire à l'enfant de jouir de la mère, ça fait basculer le sujet dans le registre symbolique, ce qui organise le monde, le monde des mots, qui fait l'ordre des choses... Le langage est ainsi fondé en raison et on embraye tout de suite dans le circuit du parlêtre. Le besoin s'exprimant dans la demande à l'Autre, l'Autre installe son empire, et ce qui fut la chair devient la pulsion, le cri devenant appel, l'excrément devenant le don. Cette part de la chair perdue laisse la nostalgie de ce que Lacan appellera objet *a* et le désir est ainsi mis en place. On comprend pourquoi il est indestructible. Ce qui fut jouissance pleine devient un petit *a* plus-de-jouir.

Donc ça va loin, mais aussi ça vient de loin. Ça vient du refoulement originaire – *Urverdrangung* – ce sera mon troisième point, qui mérite d'être explicité.

Le refoulement originaire, c'est ce qui fonde l'inconscient. Quand on parle des origines, on est toujours forcé d'avoir recours au mythe, à la logique, à l'abstraction. Dès lors, ces origines, on ne les connaît pas, on les infère de ce qu'on sait de la suite – on les accepte si la suite les vérifie (ainsi le meurtre du père de la horde, selon le mythe freudien, est historiquement faux, logiquement juste).

À l'origine, qu'est-ce qui est refoulé, qu'en savons-nous ? Freud va appeler d'un pléonasme barbare – *Vorstellung Repräsentanz* – le contenu du premier refoulement fondateur, qui appellera tous les autres.

C'est la chair qui est refoulée, les prémices du vivant, la jouissance pleine et informe, la fusion avec la Chose. C'est cela qui est refoulé. Ce mot bizarre, représentant de la représentation, fonctionne un peu comme le zéro en arithmétique ; que poser avant le un ? On ne peut pas se représenter la vie pure, on se représente sa représentation. C'est dire que la première trace de jouissance inscrit une coche, qui permettra la suite. C'est de cela qu'on parle quand on dit que la réalité de l'inconscient est sexuelle. Il est fondé, il trouve sa raison dans ce que la chair est rejetée dans le réel innommable, tout en continuant d'exiger son dû (voilà pourquoi la pulsion est une force constante).

Lacan nous dit dans *Télévision* en 1974 que l'inconscient « ne pense pas, ni ne calcule, ni ne juge ¹ », il travaille ; là où je suis, je ne pense pas. À quoi ? À la jouissance bien sûr, comme nous le montrent ses formations, les rêves et les symptômes plus spécialement.

Cette machine travaille à la jouissance du soma, à travers et malgré le symbolique qu'on lui a imposé comme une grille obligée. Mais la part du soma s'affirme dans deux autres lois de l'inconscient trop négligées : l'absence de négation et l'absence de temporalité. L'inconscient bien vivant ne veut qu'affirmer quelque chose au présent. C'est comme dans la chanson *Satisfaction now* ! Voilà pourquoi on rêve et voilà pourquoi le symptôme crie. Travailler obstinément à la jouissance, voilà sa raison.

Et vous nous dites que là-dedans La femme n'existe pas ? Ah ? Mais justement c'est parce qu'elle n'y est pas comme signifiant qu'elle y demeure comme mystère, comme énigme, comme vivante chair, qui préside à la naissance et à la mort.

C'est dans le *Moïse* que Freud a noté que partout la civilisation s'est construite sur le refoulement du maternel. Il ne dit pas du féminin. Mais cette remarque nous est précieuse parce qu'elle dit ceci aux esprits têtus : primat du phallus ? Non ! Primat du refoulement du maternel. Ça s'appelle métaphore. Avant la métaphore, il n'y a pas rien, il y a un continent noir.

C'est cette conception qui nous permet d'espérer que, si on ne connaît pas La femme par la signification de son sexe (quelque chose d'équivalent à la signification phallique, hypothèse dont il faudrait

1. J. Lacan, *Télévision*, Paris, Seuil, 1974, p. 26.

démontrer l'absurde), on la connaîtrait peut-être par sa jouissance. C'est là que son être singulier se serait réfugié. Ce sera mon travail de l'année à venir.

J'en donne un aperçu. C'est ici que Lacan prend le relais et nous permettra un pas de plus, en nous donnant le concept du *pas-tout*. Le *pas-tout* est-il un concept ou une hypothèse, une formule commode ? Je dirai oui, c'est un concept, parce qu'il est nécessaire et suffisant, puisqu'il répond à la question : « Qu'est-ce qu'une femme ? » en lui laissant la part d'ombre et d'incomplétude nécessaire à son acceptation.

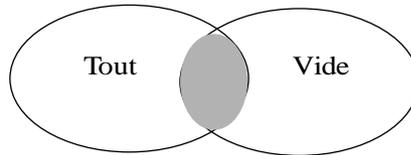
De surcroît, il est simple, même si son appréhension est difficile. En effet, c'est un concept forgé avec deux mots très spéciaux : le *pas* de la négation et le *tout* qui désigne la complétude, à l'inverse de l'infini qui le déborde. Ce qui n'est pas tout n'est pas rien. *Pas-tout* est-il moins que le tout ? Non. *Pas-tout* n'est pas incomplet. *Pas-tout* est autre chose, en dehors de tout. Si je dessine le tout comme un ensemble plein, le *pas-tout* ne sera pas un ensemble à demi-plein.

Nous parlons ici non pas du réel – notamment du réel des corps vivants – mais de concepts qui permettent de plus ou moins les appréhender. Dans le symbolique où règnent mots et concepts, au tout s'opposent le rien, le vide, le manque. Et ce n'est pas pareil.

Le manque est l'absence de quelque chose qui a déjà été présent, au moins une fois, mythique. La première jouissance, le premier cri, etc. Cela rend possible l'inconscient en lui prêtant la vie, qui devient aussitôt le souvenir de la vie. Cette première jouissance sera toujours manquante. Voilà le manque posé. Si un livre manque à la bibliothèque, et si on peut le repérer, c'est que la bibliothèque est bien rangée et que la place vide le signale.

Mais le rien ? Le rien serait l'ensemble vidé de tout. Je n'ai plus rien ! J'ai tout perdu. Ainsi, le rien nomme l'absence de tout.

Si nous dessinons l'ensemble qui contient tout, nous pouvons dessiner le même, qui ne contiendra plus rien – le rien est ainsi bordé. Mais si nous voulons figurer le vide, la forme de l'ensemble ne convient plus, nous devons dessiner l'ensemble ouvert, qui n'est plus un contenant. Voilà le *pas-tout* qui désigne la femme sans l'enfermer.



Si nous croisons les ensembles afin qu'ils se rencontrent, le tout qui comprend ainsi du vide inclut sa propre contradiction. On comprend qu'il n'en veuille rien savoir. On aura saisi que je parle du tout phallique. En effet, l'ordre phallique ne se suffit pas à lui-même, puisqu'il résiste à rendre compte de la jouissance féminine, et aussi de la vie et de la mort. Quant au vide qui ne forme pas un ensemble fermé, il est difficile d'en dire quelque chose. Mais la femme qui a un pied dans le tout phallique et un autre dans le vide pourrait peut-être témoigner de son ek-sistence, d'une façon ou d'une autre.

J'en donne pour finir deux petites illustrations, façons de faire exister ce que j'aborde. Une patiente rêve : je suis au bord du précipice, j'ai peur de tomber dans le vide, mais j'y jette cependant un petit coup d'œil, et c'est de l'eau.

L'autre m'est fournie par Lévi-Strauss : la tribu du léopard organise l'initiation des jeunes garçons. Les guerriers les emmènent dans la forêt où ils subiront les épreuves initiatiques. Quelques jours plus tard, le tabou est jeté sur le village, où ne sont restés que les femmes, les enfants et les vieillards. Personne ne doit sortir des cases, ni rien regarder, car c'est l'esprit du léopard qui revient. La nuit, les guerriers couverts de peaux de bêtes, avec des têtes de léopard sur le front, rentrent à grands fracas en soufflant dans leurs rhombes. Dans ce vacarme, tout le monde a peur – sauf les vieilles femmes qui rient au fond des cases. Elles laissent faire la parade phallique, nécessaire à l'ordre de la tribu, sans rien dire. En effet, elles ont le gay savoir.